

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 26 JANVIER 1895

No. 21

SOMMAIRE :

TABLEAUX HISTORIQUES : Comment on écrit l'Histoire, Pauvres Acadiens! *Duroc.* — LA LANGUE DE ST-ANTOINE, *Gendarme.* — LE LARBIN DE LEURS EXCELLENCES, *Sévère.* — L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, *Magister.* — CAUSERIE DE LA SEMAINE : Le Pensionnat de Madame Europe, *Hugues LeRoux.* — LETTRE DE ROME, *Junius.* — MIRACLE ET MONNAIE, *Chercheur.* — HABEMUS CONFIDENTEM, *Gibrac.* — ENFANTS OUVRIERS, *Raoul Allier.* — LE JEU DU MASSACRE, *Chs. Fuster.* — LE BON VIEUX TEMPS, *E. Doumergüé.* — FEUILLETON, AUX PETITES SŒURS, (suite et fin) *Réné Bazin.*

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du **RÉVEIL**,

Boîte 2184, Montréal.

TABLEAUX HISTORIQUES

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

PAUVRES ACADIENS!

Il s'est donné la semaine dernière à la salle St Jean Baptiste — c'est ainsi qu'on avait désigné le Monument National pour ne pas froisser les susceptibilités anglaises — deux représentations d'amateurs, dont une au profit des pauvres, sous le patronage de Lord et Lady Aberdeen.

Ces représentations consistaient en tableaux vivants et groupes entremêlés de chant et récitation, le tout ayant surtout un caractère historique et canadien. Les principales scènes de notre histoire y étaient représentées ou décrites avec un luxe de costumes et de bonne volonté qui serait remarquable si l'on ne songeait à la haute main qui dirigeait.

Les personnages historiques ou anecdotiques étaient tenus par de jeunes membres de notre jeune aristocratie et nous devons dire à la louange des organisateurs qu'ils ont été distribués avec la plus haute impartialité entre les représentants des deux races, et que les Canadiens-français ont eu leur large part du travail et du succès. S'ils ont été à la peine, ils ont été à l'honneur.

Mais cela ne doit pas nous empêcher de faire

une remarque que nous considérons comme capitale ; la présence des canadiens-français à cette fête nous l'impose et les remarques faites par Lord Aberdeen nous y obligent.

On a donné à ces fêtes la portée d'un enseignement historique ; on en a fait une leçon d'histoire.

Eh bien nous prétendons, à regret, mais c'est notre devoir, qu'on a faussé l'histoire et que ce serait une honte pour les canadiens-français s'ils comprenaient l'histoire comme on la leur'a montrée.

Nous voulons préciser et parler de la scène ayant pour titre *The English in Acadia*, où l'on a prétendu représenter une scène de l'Acadie au moment du *grand dérangement*.

Devant un auditoire français pour la moitié au moins, on a osé faire l'éloge des bandits anglais qui avaient déporté les malheureux Acadiens, on a travesti le rôle du clergé acadien dans cette révolte si légitime, et on a jeté le louche sur la conduite des victimes.

Voilà ce qui a été fait, et si personne n'a protesté, personne ne nous empêchera de protester au nom de l'histoire et au nom de la race française sur ce continent.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer.

Le programme est imprimé avec le dialogue et les notes et nous les avons sous les yeux en écrivant.

Voici d'abord le résumé de la scène.

C'est l'histoire bien connue de l'extirpation des colons français de la Nouvelle-Ecosse qui refusèrent de prêter le serment d'allégeance au roi d'Angleterre. Le général Winslow était un homme au bon cœur et haïssait d'accomplir les ordres qui lui avaient été donnés, il les rendit aussi peu pénibles que possible, mais il lui fallut obéir et les gens de ce petit peuple furent faits prisonniers dans l'église, menés à bord des vaisseaux anglais et transportés à l'étranger.

Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas, ainsi présenté cet odieux attentat contre les pauvres familles, mais est-ce là l'histoire ?

Ce bon général Winslow : voulez-vous le connaître ? Lisez Rameau St-Père, *Une colonie féodale*, page 154, Vol. II.

Quant aux Anglais de la Nouvelle-Ecosse, ils en furent tellement épouvantés, qu'ils en devinrent féroces. C'est alors que Winslow, un des officiers supérieurs

campé à Beauséjour, écrivait cette abominable lettre qui est restée célèbre.

"Nous formons maintenant le noble et grand projet de chasser les Français neutres de cette province ; ils ont toujours été nos ennemis secrets, et ont encouragé nos sauvages à nous couper le cou. Si nous pouvons accomplir cette expulsion, cela aura été une des plus grandes actions qu'aient jamais accomplies les Anglais en Amérique ; car, entre autre considérations, la partie du pays qu'ils occupent est une des meilleures terres qui soient au monde, et dans ce cas nous pourrions placer quelques bons fermiers anglais dans leurs habitations."

Le plus grossier des forbans qui sortaient des rochers de la Norvège pour aller raser les rivages de l'Europe, en l'an 1000, n'eut pas publié une proclamation plus sauvage et plus cynique pour ressembler autour de lui ses compagnons de brigandage. Le crime, le grand crime de l'Acadie, aux yeux de ces sauvages, c'était la destruction du général Braddock, qui les affolait de terreur ; et la richesse de ce territoire, qui surexcitait leur cupidité.

Le voilà, ce bon général Winslow, tel que l'histoire l'indique :

Un cynique forban.

Le résumé dit aussi :

Dans la plupart des cas, on permit aux familles de partir ensemble, mais Evangeline et son fiancé furent séparés pour ne se rencontrer de nouveau qu'au lit de mort de Gabriel, après une existence de recherches infructueuses.

Ceci est encore un mensonge historique que l'on voudrait inculquer à nos enfants pour atténuer le crime monstrueux de l'Angleterre.

L'histoire, la voici :

On a prétendu, je ne sais sur quelle autorité, que l'on avait pris les plus grandes précautions et le plus grand soin pour placer ensemble tous les membres d'une même famille, et ne point séparer les parents de leurs enfants ; mais je dois faire remarquer que l'on ne trouve rien de pareil dans les instructions de Lawrence, ni dans la correspondance de ses acolytes. Une seule phrase se rapporte à ce sujet ; elle se trouve dans le discours de Winslow, du 5 septembre, où il déclara les Acadiens prisonniers du Roi ; la voici : "Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour que vous puissiez emporter librement vos effets et de même pour que toutes les familles soient embarquées dans le même vaisseau, car je suis un homme sensible, et je comprends que cette déportation va vous causer bien du désagrément."

Il promit de faire tout son possible ! mais au moment de l'embarquement il avait bien autre chose dans la tête : il était, d'une part, très occupé à faire fusiller tous ceux qui cherchaient à s'échapper, et, d'autre part, fort préoccupé de surveiller le bétail ; notamment ce jour-là, il faisait chercher les plus jolis chevaux du pays, dont Lawrence avait désiré faire une

collection. Il fut donc impossible à cet homme sensible de songer aux pauvres Acadiens. De sorte que tandis qu'il apportait tant de soin à trier les bestiaux, les Acadiens, eux, furent traités comme des bestiaux et embarqués pêle-mêle. (Ibid. pages 158 et 159.)

Le dialogue est sur le même ton, en particulier ce passage entre deux acadiens français dont l'un dit à l'autre à propos de prêter serment.

Plusieurs — J'unais nous ne le prêterons.

Un villageois — Pourquoi pas ?

Plusieurs — Traîtres.

Un villageois — Mais, écoutez ! Prêtons le serment, en convenant en nous-même qu'on ne nous lie que jusqu'à ce que nous recevions des secours de la France.

Voilà qui est présenter nos ancêtres, les ancêtres des enfants qui écoutaient là, sous un bien joli jour, sans doute.

Le reste du dialogue est sur ce ton avec un éloge encore plus pathétique de ce bon général Winslow.

Au milieu de la première bagarre, entre le Père Félicien qui dit :

Que faites vous, mes enfants ? Quelle folie vous prend ? Pendant quarante ans j'ai vécu parmi vous et je vous ai enseigné non pas seulement par mes paroles mais par mes actes à vous aimer les uns les autres. Est-ce là le fruit de mes veilles, de mes travaux, de mes prières et de mes privations ? Avez-vous si vite oublié toutes les leçons d'amour et de pardon ?

C'est encore un essai pour faire croire que le clergé catholique avait conseillé la soumission et protesté contre la révolte de ces malheureux.

C'est faire croire que les missionnaires pactifiaient avec le pouvoir et avec l'anglais ; c'est faux : cela se fait aujourd'hui, mais ça ne se faisait pas alors.

Écoutons Rameau St. Père sur le compte des missionnaires :

Mais lorsque l'on voit Cornwallis faire bâtir un véritable fort sur l'isthme, au quartier de Misagonish, c'est-à-dire au beau milieu du district de Beaubassin, toutes les populations françaises des environs craignirent pour leur sécurité, abandonnèrent leurs terres et leurs maisons et se transportèrent, avec leurs bestiaux et leurs meubles, de l'autre côté de Shédiac, pour se mettre sous la protection du commandant français, Ch. de Boishébert.

Un des missionnaires qui étaient attachés aux missions indiennes M. l'abbé Le Loutre, se chargea alors de la direction et du rétablissement de ce flot de réfugiés, qui arrivait presque subitement dans une contrée

encore très peu peuplée. Avec le concours du gouvernement français, il leur fit exécuter de très grandes quantités de fossés et de digues, afin d'y enclorre comme dans leurs anciennes demeures, des polders dans lesquels ils se seraient établis.

L'abbé Le Loutre se mit de sa personne, avec un zèle et un dévouement extraordinaires, à la tête du travail, avec les Acadiens ; cette entreprise fut soutenue avec énergie et persistance pendant plusieurs années ; les Anglais en étaient furieux, et le gouvernement d'Halifax mit à prix la tête de M. Le Loutre. (Ibid. pages 148, 149.)

Ça n'est pas la même histoire que celle des Tableaux Historiques, mais c'est celle que nous voulons enseigner à nos enfants ; sans laisser souiller leur esprit par de lâches palinodies.

Pour eux, nous reproduisons une des belles pages de l'ouvrage que nous avons déjà cité. Ils y trouveront sans phrases, sans exagération, calme et paisible, le plus sûr jugement qui ait été porté sur cet acte qui sera toujours la honte de la couronne d'Angleterre.

Les Archives de la Nouvelle-Ecosse sont remplies à ce sujet de lamentations et de cris de fureur contre les représailles des Acadiens échappés au désastre. Cependant, de quoi se plaignent ces colons ? N'étaient-ils pas victimes de leurs propres injustices ? Ils récoltaient ce qu'ils avaient semé. Qui donc avait transformé ces populations paisibles, trop douces même, trop confiantes surtout, en hordes vagabondes et irritées qui ne pouvaient plus vivre que de pillage et de vengeance ?

Quel avait donc été leur crime ? Ils réclamaient opiniâtrement les droits qui leur avaient été accordés par une série d'actes publics et authentiques ; les Anglais répondaient que ces actes étaient irréguliers : cela est assez surprenant, pour des actes multiples, successifs, dont l'origine remontait à un traité international, interprété par une déclaration de la reine d'Angleterre elle-même. Cependant cette irrégularité eût-elle été réelle, encore fallait-il les entendre, les discuter, les faire juger par le *Board of plantation* et appeler à cette délibération les délégués de la France, qui était garante de ce traité.

Mais encore, tout cela eût-il été fait, eussent-ils été condamnés, eussent-ils eu vingt fois tort, était-il juste, était-il acceptable par un être humain de les mettre hors la loi comme des fauves, sans distinction de personnes, en bloc, hommes, femmes et enfants ? On les a précipités pour toute leur vie dans la misère et dans la souffrance ; on les a pourchassés à feu et à sang comme des bêtes enragées, jusque dans les bois ; quel châtement leur eût-on donc infligé, s'ils avaient été des pillards et des assassins ?

Mais leur crime était bien autre : ce crime, c'était la justice même de leur cause et de leurs réclamations ; ne pouvant raisonnablement y répondre on les déporta ; ce crime c'était la peur furieuse et bestiale, que la défaite de Braddock avait jeté parmi les Anglo-Amé-

ricains devenus affolés ; c'était enfin la richesse des cultures acadiennes, dont on voulait s'emparer. Voilà leur crime, et c'est en même temps l'infâmante condamnation de Lawrence et de ses satellites. (Ibid pages 173, 174.)

Notre protêt est enregistré ; qu'on le conteste.
DUROC

LA LANGUE DE ST-ANTOINE -

Nous avons parlé déjà du Pain de St-Antoine qui fait retrouver les parapluies, gagner des billets de loterie et fiancer les vieilles filles, mais nous n'étions pas au bout des surprises que nous réservait ce saint fabuleux.

L'*Oiseau-Mouche* de Chicoutimi nous arrive avec quelque chose de nouveau : C'est la *langue de St-Antoine*.

La *langue* est bien supérieure au *pain* suivant l'organe de ce rutilant séminaire.

Voici ce qu'il nous raconte de ce dangereux organe, dont Esope a dit et prouvé qu'il était la meilleur et la pire des choses.

Un des curés de l'établissement est allé faire son petit tour en Italie et à Padoue, aux frais de ses paroissiens naturellement :

Le pèlerin n'est pas encore satisfait ! il n'a pas vénéré la plus précieuse et la plus étonnante relique du Trésor. La voici ! C'est la Langue bénie de saint Antoine, cette langue qui, après avoir été préservée miraculeusement pendant trente-deux ans de la corruption du tombeau, se conserve encore par un miracle permanent, depuis plus de six siècles. Elle est intacte, colorée et si naturelle qu'elle semble être celle d'un homme vivant.

La vénération des Padouans envers cette relique se manifeste dans l'élégante et somptueuse pièce d'orfèvrerie qu'ils lui ont donnée pour trône ; un magnifique reliquaire mesurant environ 2½ pieds de hauteur et 10 pouces de diamètre dans sa partie la plus large. C'est dans cette partie, sous une voûte élevée en forme de coquille, dans une petite ampoule oblongue de cristal, que l'on voit et vénère cette Langue miraculeuse.

Elle a l'extrémité inférieure appuyée sur un cercle d'or, reposant lui-même sur une colonne d'or. La voûte est surmontée de petites tourelles et de petites coupoles sur lesquelles est assise une coupole plus grande, éclairée par une élégante lanterne. Le tout est couronné par une petite statue de saint Antoine, en or massif, enrichie de diamants.

Vous figurez-vous cette langue au milieu de l'or et des diamants !

Quel beau spectacle et comme cela reconforte un homme dans la religion !

Aux pieds de la chasse, une multitude en guenilles, sans souliers et sans pain, tirant la langue et crevant de faim, tandis que, depuis *trente-deux* ans, l'appendice de l'orateur défunt git sur lit de pierreries et de métaux précieux.

Et l'on s'étonne qu'il y ait du socialisme en Italie, que la révolte gronde !

Allons donc !

Etonnez-vous donc qu'ils aient attendu jusqu'à maintenant.

Et il ajoute :

Après cela, on comprend l'ardente exclamation de saint Bonaventure, lorsque, présidant des reliques de saint Antoine, il trouva cette Langue parfaitement intacte et vermeille au milieu des cendres du corps du Thaumaturge. Il avait bien raison, le Séraphique Docteur, de *la couvrir de baisers* et de s'écrier en pleurant de joie : "O Langue bénie, qui a tant béni le Seigneur et qui l'a tant fait bénir, le Tout-Puissant manifeste aujourd'hui combien sont grands les mérites dont tu brilles devant Dieu." Pourquoi Dieu a-t-il pris tant de soin, et pendant si longtemps, de la Langue d'un de ses serviteurs.

Et voilà la littérature dont on abreuve nos collèges. C'est avec cela qu'on forme notre belle jeunesse.

Etonnez-vous maintenant que sur cinquante il y en ait trente-cinq de rotapés

Et encore, ils ne viennent pas tous de Chicoutimi.

GENDARME

LE LARBIN DE LEURS EXCELLENCES

Depuis leur arrivée parmi nous, Lord et Lady Aberdeen nous ont promenés de surprises en surprises ; chacun de leurs mouvements a été un coup d'éclat.

Jamais on ne s'était autant aperçu au Canada que le pays jouissait d'un gouverneur-général.

Le poste était jusqu'alors considéré comme exclusivement décoratif ; mais il faut revenir sur cette impression ; notre gouverneur et surtout Son Excellence notre gouvernante n'entendent pas leur rôle de cette façon.

Il faut que l'on s'occupe d'eux et qu'on s'en occupe beaucoup. Ottawa qui avait le privilège de ces exhibitions n'est pas assez grand, et

Montréal est devenu le centre où voltige depuis quelques semaines notre *vice-regal party*.

Nous aurions très mauvaise grâce à nous plaindre d'une aussi bonne aubaine pour le commerce montréalais en aussi piètre saison, mais il sera bien permis aux humbles comme nous de prendre votre plaisir où nous le trouvons, ne fût-ce qu'à rire des ridicules de notre voisin tandis qu'il se moque de notre misère.

Les fêtes vice-royales ont soulevé ici une foule d'incidents comiques, mais aucun n'est aussi drôle que la réclamation du larbin de leurs Excellences contre les mauvais traitements de la presse à son égard.

Un cocodès quelconque qui s'intitule : *Steward of the Governor-General's household* a adressé à un journal de Montréal la lettre monumentale que voici :

Montréal, 18 Janvier 1895.

Monsieur,

Dans votre numéro du *Sunday Sun* de la semaine dernière, vous dites que "dans la haute société de Montréal, *exclusive set*, on s'amuse beaucoup des attentions exceptionnelles de leurs excellences à l'égard de leurs domestiques". Vous ne mentionnez pas de quel *exclusive set* vous parlez, mais si j'en juge par la nature de leurs plaisanteries, elles ne semblent pas indiquer un niveau intellectuel très développé même pour l'exclusivisme champignonnesque, *mush room exclusiveness* dont le Canada se fait gloire.

Vous racontez ensuite l'histoire d'une "Réception vice-royale à Ottawa" publiée sous la responsabilité ostensible de "Une grande dame des cercles militaires" où vous dites que "Son Excellence Lady Aberdeen semble goûter beaucoup la compagnie de ses domestiques dans le salon au cours des réceptions."

Quelle imagination cette *dame militaire* doit avoir, et quelle confiance doit être celle de l'"*exclusive set*" qui s'amuse pendant douze mois d'une vieille blague pareille.

Votre "Flâneur" doit être félicité de la merveilleuse énergie qu'il déploie pour découvrir ces farces incomparables qui s'écoulent d'une façon aussi charmante les côtes de nos "*exclusive set*" de Montréal. Il découvrira bientôt sans doute que la Chine et le Japon sont en guerre. C'est un mensonge évident, quoiqu'en dise la *dame militaire*, *set exclusive* qu'elle soit.

D'abord, NOUS N'AVONS JAMAIS EU DE RÉCEPTION dans les salons du Rideau Hall (sic !)

Secondement, Son Excellence ET SES DOMESTIQUES, les jours de réception, ONT assez à faire pour ne pas S'AMUSER à se tenir RÉCIPROQUEMENT (sic) compagnie dans le salon.

Troisièmement, jamais la maison de la *dame militaire* n'a A MA CONNAISSANCE franchi le seuil

de Rideau Hall et il n'est pas probable qu'elle la franchisse, CAR MEME SOUS LA LIVRÉE, SAVEZ-VOUS, NOUS AVONS NOS SETS!

En terminant, je désire vous dire que leurs Excellences, savent comment traiter leurs serviteurs avec une bienveillance digne et ils reçoivent, en échange des services loyaux, aimables et attentifs comme j'en suis certain, personne n'en reçoit de ce côté-ci de l'Atlantique (sic !)

J'espère que vous voudrez bien mettre cette lettre autant en évidence que vous l'avez fait pour votre fausseté de dimanche dernier, car l'affaire pourrait bien se régler autre part.

JOHN GRANT

Bravo, monsieur le maître d'hôtel.

Voyons, nommez vos armes.

La fourchette ou le tourne-broche ?

Que pensez-vous de ce larbin qui dit que NOUS n'avons pas reçu au Rideau Hall ?

Et ce sont les Canadiens qui payent \$50,000 par année pour entretenir ces *feignants-là* qui se croient chez eux dans le logis que l'ouvrier canadien paye de son travail et de ses taxes.

Réellement il faut que nous ayons une rude dose de patience pour supporter ces déballés là.

Les Américains ont été plus pratiques, ils ont remballé le cocher anglais de Levi-Morton.

Si nous remballions toute la vice-royauté.

SÉVÈRE

L'ETAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

II

Laissons pour le moment la question des examens faits par les Commissaires d'école, pour nous occuper d'une affaire d'actualité.

Le Conseil provincial d'hygiène vient de condamner deux écoles sous le rapport sanitaire.

Et ce ne sont pas les écoles de Bord-à-Plouffe ou du rang de Trompe-Souris dont la ventilation, le drainage, les travaux d'égoût laissent à désirer, au point de motiver l'intervention du bureau d'hygiène.

Il ne s'agit ni plus ni moins que de deux maisons d'école nouvellement construites de la ville de Montréal : les écoles Montcalm et Sarsfield.

Ce fait est de la plus haute gravité. Nous n'avons pas à examiner sur qui retombe la responsabilité de la faute commise. C'est l'affaire des Commissaires catholiques de Montréal ; mais un tel événement ne saurait manquer de provoquer de sérieuses réflexions.

Si dans la métropole commerciale du Canada, où on

compte des architectes, des hygiénistes, des constructeurs par centaines, où on ne recule pas devant les dépenses, on peut arriver à un résultat si déplorable, quel doit être l'état des écoles au point de vue de l'hygiène dans les petites villes et les municipalités rurales ?

Nos humbles et chaudes félicitations au bureau d'hygiène, et espérons qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

D'ailleurs son devoir est tout marqué ; il n'a qu'à soumettre à une inspection sérieuse les écoles d'un comté quelconque de la province, et il ne tardera pas à s'apercevoir qu'une bonne partie des constructions scolaires sont de véritables bouges, que l'aération est nulle, que la lumière est insuffisante ou mal distribuée, que le volume d'air (cent cinquante pieds cubes par élève d'après les règlements scolaires) atteint rarement la moitié de ce chiffre, que le lavage des classes, l'assainissement des lieux d'aisance laissent à désirer au plus haut point. Nous passons pour le moment sous silence le mobilier scolaire.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, les règles les plus élémentaires de l'hygiène sont méconnues jusque dans la manière de punir les élèves.

La chose est incroyable, mais elle est malheureusement vraie. Tirer les élèves par les oreilles, les frapper à la figure ou sur la tête, les renfermer dans la cave, les tenir à genoux pendant des heures, leur faire tenir les bras étendus en croix, et pour comble de bêtise, leur faire baisser le plancher, voilà quelques échantillons des moyens disciplinaires employés dans certaines écoles.

Que le Conseil d'hygiène fasse une investigation sérieuse sur ce point, et il en découvrira de belles.

Nous n'hésitons pas un instant à affirmer que la mauvaise condition hygiénique des écoles est la principale cause de maladie et de mortalité parmi l'enfance et la jeunesse de la province de Québec.

Est-il nécessaire d'insister davantage sur la nécessité d'une action décisive de la part de ceux qui ont pour mission de protéger la santé publique ?

Il y a d'autres questions qui se rattachent à celle-ci et intéressent surtout les internats.

Il ne faudrait pas chercher bien longtemps pour trouver des pensionnats où les précautions contre le feu sont tout à fait illusoire, et où les moyens de sauvetage sont nuls ou à peu près, si un incendie se déclare.

Le règlement intérieur de certains internats demande une réforme complète.

Les élèves n'ont pas assez d'exercice, pas assez de récréation, pas assez de sommeil.

Nous connaissons un collège où le réveil a lieu à cinq heures ou cinq heures et demie du matin et le

coucher à neuf heures du soir. Cela est-il tolérable surtout pour des enfants d'une douzaine d'années ? Qu'en pensez-vous, messieurs les médecins ?

Les soins de propreté du corps, voilà encore un chapitre sur lequel il y a beaucoup à dire.

Nous nous permettrons de faire ici un appel aux souvenirs de ceux qui ont été pensionnaires dans certains de nos collèges. Combien de fois par mois, ou plutôt par année, les élèves se lavaient-ils les pieds ?

Quant au bain, est-il connu, oui ou non ? On nous a raconté que dans un collège on avait un seul bain pour deux cents personnes ; seulement on l'avait prêté à un voisin. Après que celui-ci eût fini de s'en servir, il mit dans sa grange, et le bain est resté là toute une année.

Il nous est arrivé de voir étendus dans un dortoir les draps et les matelas de deux élèves qui avaient l'habitude de mouiller leur lit. Pourquoi ne renvoyait-on pas ces élèves dans leurs familles ?

Voici un autre fait parfaitement authentique :

L'eau du réservoir dans un certain collège était manifestement impropre à la consommation. Le goût et l'odeur étaient infects, et cela durait depuis quelque temps déjà.

Le procureur était un homme d'économie. Cependant, dans un moment de munificence, il fit vider et nettoyer le réservoir, et savez-vous ce qu'on trouva dans le réservoir en question ? Cinquante rats morts.

Le devoir du conseil d'hygiène est aussi impérieux que pénible, car il aura une lutte formidable à soutenir. Nous ne nous faisons pas illusion sur les mille obstacles qu'on placera sur sa route, mais nous comptons sur son courage, et l'appui de tout bon citoyen lui est acquis d'avance.

MAGISTER

VARIÉTÉS

CAUSERIE DE LA SEMAINE

LE PENSIONNAT DE MADAME EUROPE

Il y avait une fois une bonne dame qui tenait une école de petits garçons pour gagner le pain de ses vieux jours. Elle s'appelait Mme Europe, la "mère Europe," disaient irrévérencieusement les jeunes polissons que l'excellente dame s'était chargée d'éduquer et d'instruire.

C'étaient des gamins d'une douzaine d'années, qui venaient un peu de tous les pays. Ils étaient affreusement turbulents, et une vieille dame avait fort à faire pour maintenir dans son pensionnat une apparence de discipline.

Il était d'usage dans le *boarding school* de Mme Europe que, tous les ans, avant les vacances du 1^{er}

janvier, la directrice fit comparaître, un par un, les jeunes mécréants qui empoisonnaient la fin de sa vie. L'excellente dame croyait qu'il allait de son devoir de leur adresser en cette occasion un petit sermon approprié à leurs défauts et à leurs méfaits.

Donc, quand le jour de la Saint Sylvestre fut revenu, avant d'ordonner à Madame Diplomatie (qui remplissait dans la maison l'emploi de portière) d'ouvrir les grilles de l'école, Mme Europe commanda qu'on lui envoyât, à la file, tous les écoliers, et, premièrement, le petit Johney Bull, qui lui avait donné beaucoup de fil à retordre pendant le dernier trimestre.

— Johney, dit-elle, j'ai en bien à me plaindre de vous cette année. On m'avait assuré que vous étiez un enfant très religieux. Cependant vous n'avez aucun souci de votre prochain. Vous défendez à vos petits camarades d'approcher du bassin où vous faites marcher votre bateau. A table vous vous arrangez toujours pour prendre dans le plat les meilleurs morceaux. Enfin...

Ici l'excellente Mme Europe chercha une expression qui rendit sa pensée sans blesser Johney :

— .. Enfin, vous n'avez pas de goût pour la vérité. Le jeune Johney Bull avait écouté cette allocution d'une oreille distraite. Il répondit avec cynisme :

— C'est pas moi, m'âme Europe !

Et la bonne dame poussa un soupir à l'idée qu'elle n'avait jamais pu tirer une autre réponse de ce mauvais sujet.

— Cela suffit ! dit-elle, d'une voix sévère. Envoyez-moi votre camarade Umberto.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ? dit Mme Europe en grossissant sa voix, quand elle vit Umberto debout devant son pupitre. Voilà six mois que vos parents vous ont supprimé votre argent de semaine et vous venez d'acheter à crédit un nouveau fusil au Bazar Universel ? Qu'est devenu votre ancien fusil ? Il était bien suffisant pour faire l'exercice. Vous savez d'ailleurs, que je déteste le jeu des soldats, c'est une occasion de querelles.

Umberto zézayait un peu ; il répondit :

— Wilhelm a reçu un fusil tout neuf pour ses étrennes !.. Je veux un fusil tout pareil au sien ! na !..

— Wilhelm donne le mauvais exemple à tout le monde ! répondit Mme Europe avec colère. Envoyez-le-moi. S'il ne change pas de façon, je le mettrai en quarantaine avec vous.

Wilhelm, grandit trop vite, était laborieux et débouché. Mme Europe ne l'aimait pas, bien qu'elle reconnût ses qualités solides. Elle fronça les sourcils quand il entra dans la chambre :

— Sac à papier ! Monsieur ! dit-elle d'un ton sec, prenez-vous mon pensionnat pour une caserne ? Depuis

que vous êtes entré ici, vos camarades ne songent plus qu'à la bataille. Leurs dictionnaires leur servent de projectiles. Ils taillent leurs règles pour en faire des baïonnettes. Une partie de l'école est liguée contre l'autre. Mme Diplomatie, qui est entrée dans la cour pour rétablir l'ordre, a reçu des horions de tout le monde !.. C'est une situation qui ne peut pas durer un jour de plus !..

Wilhelm ne s'exprimait pas très facilement. Il bégaya :

— Madame... Madame... C'est pas ma faute... C'est la faute du p'tit Durand... Il se moque de tout le monde... Il veut que tout le monde fasse comme lui... Il m'appelle "tête carrée", Madame Europe... Moi je ne veux pas qu'on m'appelle "tête carrée"... je cogne...

Et il serrait les poings.

— Je ferai au petit Durand, répondit Mme Europe les observations qu'il mérite. Pour vous, retenez bien ce que je vais vous dire. Si jamais la révolution se met dans mon pensionnat, je vous... je vous...

Mme Europe n'acheva pas sa phrase. Elle savait bien que, même aidée de Mme Diplomatie, elle n'aurait pas la force de mettre le grand Wilhelm hors de son école, par les épaules. Et elle souffrait de constater sa faiblesse. C'est pourquoi elle reçut le petit Durand avec plus d'aigreur qu'à l'ordinaire.

— Savez-vous ce que prétend Wilhelm ? lui dit-elle d'un ton courroucé. Il déclare que toute la pension est en l'air à cause de vous et de vos mauvaises plaisanteries.

Le petit Durand était entré les mains dans les poches ; il dit avec dédain :

— Wilhelm ? J'ai parlé p'us jamais à Wilhelm...

— Depuis qu'il vous a rosé... mais avant ? vous l'avez exaspéré par vos moqueries...

Le petit Durand haussa les épaules : puis, brusquement, retroussant sa manche et montrant son biceps :

— Voyez-vous ça, mame Europe ?.. C'est lui de Wilhelm n'est pas plus gros... J'ai fait autant d'haltères que lui... Alors il n'ose plus se frotter à mes poings... et, pour se venger, il me débîne...

— Voulez-vous bien vous exprimer autrement ! s'écria Mme Europe. Mais dans le fond elle était contente de voir comme les biceps du petit Durand avaient grossi. Elle avait beaucoup gâté cet enfant autrefois ; puis il l'avait lassée ; mais tout de même elle conservait pour lui un reste de tendresse, et elle aurait souffert de voir Wilhelm, Umberto et Johney se mettre à trois pour l'assommer.

Il y avait encore dans l'école un grand garçon qui s'appelait Wladimir. C'était un élève que l'on instruisait à part, parce qu'il était un peu arriéré, ayant

fait de longues maladies dans son enfance. Il était aussi pacifique qu'il était fort. Quand le petit Durand fut redescendu à l'étude, Mme Europe fit appeler Wladimir devant son pupitre :

— Mon ami, dit-elle, toute l'école est liguée contre votre camarade Durand. C'est injuste ; car s'il a été très orgueilleux et moqueur autrefois, il s'est bien corrigé. Promettez-moi que vous aurez l'œil sur lui si on l'attaque.

— Je vous le promets, Madame Europe, répondit Wladimir qui ne faisait pas de longs discours.

Quand il fut sorti, l'excellente Mme Europe dit à Mme Diplomatie :

— Je crois que nous aurons la paix l'année prochaine, grâce à ce grand garçon-là.

Et Mme Diplomatie répondit à l'écho :

— Moi d'abord, j'ai toujours eu bonne opinion de lui.

HUGHES LE ROUX

LETTRE DE ROME

ROME 18 janvier.

Notre correspondant de Rome nous écrit :

D'après une communication officielle, le vicariat de Rome a prescrit par ordonnance que désormais aucun prêtre étranger ne pourra résider à Rome sans l'autorisation expresse de son évêque.

Beaucoup d'ecclésiastiques, soit qu'ils étaient en lutte avec leur évêque, soit pour toute autre cause, affluaient à Rome depuis quelque temps et se mêlaient trop aux titulaires des services sacerdotaux.

« La dignité de la religion et le respect dû au clergé, dit cette ordonnance, auraient pu souffrir de cet état de choses, et nous avons d'avance la certitude que notre détermination sera approuvée. »

On signale une scène qui s'est passée à Oppido Mamertino, un des districts les plus éprouvés par le tremblement de terre de Sicile.

Il y avait procession dite de la pénitence. Un long cortège s'échelonnait à travers la bourgade. Des jeunes gens, la tête couronnée d'épines, portaient sur leurs épaules une statue de la Vierge.

Chaque mouvement de la statue, de son pavois, enfonçait davantage les épines dans les crânes, créant des traces sanguinolentes.

L'évêque, couronné d'épines, précédé de son clergé, des congrégations laïques, des personnages de la commune, suivi de la foule pleurant, gémissant, psalmodiant, accompagnait la statue implorée de la madone.

Tous les assistants étaient coiffés d'épines.

Détail lamentable : des femmes du peuple, leurs enfants dans les bras, avaient aussi garni d'épine les

crânes de leurs pauvres marmots, en signe d'expiation et de deuil.

Une prière sourde, lente, continue, un long gémissent, un sanglot rythmé montait de ce peuple.

Plus de 10 000 personnes des communes environnantes étaient accourues pour assister à la lugubre procession.

Au Canada, on ferait peut-être la même chose, mais les évêques se garderaient bien de potrer les épines.

JUNIUS

MIRACLE ET MONNAIE

Les pères de l'Assomption qui organisent à grand renfort de réclames les pèlerinages français en Terre-Sainte, ont des inventions archéologiques admirables pour attirer le public. Voici un extrait de ces découvertes :

Le sanctuaire de l'Immaculée-Conception, situé du côté de Jérusalem où finissait le *jardin fermé* fertile de Salomon, arrosé par la *fontaine scellée*, est certainement le lieu où Marie sans péché brisa la tête du serpent de son talon, à son Immaculée Conception ; mais aussi c'est probablement le lieu où Adam et Eve, chassés du jardin de délices dans les épines, et près du lieu tout voisin du futur couronnement d'épines du Christ, ont reçu la promesse de la femme qui briserait la tête du serpent victorieux.

Beaucoup de convenances indiquent que l'Immaculée-Conception de Marie a été prédite par le Père Eternel là même où le mystère devait être honoré.

« Jérusalem : la Sainte, comme disent les mahométans pour la désigner *El Kods*, a été le centre de toutes les grandes choses de l'humanité, le paradis terrestre était son jardin, le tombeau d'Adam, son Calvaire (mont du crâne). Le monde y a été racheté par le sang de l'Agneau, et son sépulcre glorieux est le moule où toute chair ressuscitée revivra dans le Christ pour s'asseoir sur le trône, à la droite du Père.

« C'est le lieu du jugement dernier qui sera rendu en face de la Croix ; c'est là que Jésus a été condamné et s'est là aussi qu'Adam l'avait été.

« On est très libre de ne pas le croire ; mais nous plaignons ceux qui ne sentent pas que c'est ainsi. »

CHERCHEUR

CHRONIQUE

HABEMUS CONFIDENTEM

Ce confident, c'est le budget de l'hôtel de ville de Paris, où je vois que les frais de buvette, pour 1894, se sont élevés à la somme de onze mille francs.

Je dis bien onze mille francs !

Onze mille francs divisés par quatre-vingts, cela fait

à peu près trente francs par conseiller : et si je calcule que le nombre de séances n'est guère plus de quarante par année, je vois que chacun de nos représentants au conseil consomme par séance trois francs soixante centimes exactement. C'est un joli chiffre, qui permet d'élouffer quelques perroquets.

* * *

Certains de nos confrères, quelque peu naïfs, se sont indignés, ont levé au ciel des mains consternées ; et je crois bien que Mme Sévérine, — si je me trompe, elle voudra bien me pardonner, — a publié un article de vibrante colère, où elle démontre qu'avec trois francs soixante centimes, chaque Fournière du Conseil pouvait sauver une famille de la misère. La belle virulence ! Et comme elle les a fouaillés ces prétendus amis du peuple, qui, pendant que quelques-uns de leurs électeurs crèvent de faim, s'emplissent jusque-là de liquides divers !

Elle les a traités d'ivrognes, de soulards, et — injure suprême ! — les a comparés à de vils capitalistes. Si je me trompe, encore une fois, Mme Sévérine voudra bien me pardonner ; mais, une fois ce pardon obtenu, je prendrai la respectueuse liberté de lui faire remarquer que belle était l'occasion de flétrir véhémentement le vice.

Quel superbe article elle a arraché de ses entrailles, — de ses entrailles toujours émues, toujours criantes !

* * *

Mon habitude, je l'ai déjà dit, n'est pas de prendre les choses au tragique ; c'est à grand peine même que je parviens à les prendre au sérieux. Vous ne serez donc pas surpris que, curieux du pittoresque et amoureux de la fantaisie, je me réjouisse plutôt des excès bachiques de nos conseillers.

Eh, après tout, que leur veut-on ? Ils sont fidèles à leurs principes, la sobriété n'ayant jamais été considérée, que je sache, comme une vertu démagogique.

En outre, cette absorption de spiritueux fait que les discussions ne sont pas dénuées d'animation. On ne s'étonne pas que les têtes soient montées ; il est tout naturel que les discours flambent comme un bol de punch, que les motions sont intempérantes.

On s'en prend à la politique des frasques de nos conseillers : c'est à tort. Et c'est à tort encore qu'on les dit partisan des *trois-huit* ; le *trois-six* est plutôt leur affaire. Eux, des révolutionnaires, allons donc ! Ce n'est pas de sang, croyez-moi, qu'ils ont soif. A la Marianne, ils préfèrent la dame-Jeanne. Ils ne voient pas rougé ; ils voient double. Leurs faces sont enflammées, leurs yeux sortent de la tête ; mais ça n'est pas la haine qui les met dans cet état. Rassurons-nous ; ne tremblez pas, bourgeois. Tant que l'Hôtel-de-Ville

sera un *assommoir* ; la guillotine n'est pas à craindre. Coupeau n'a jamais fait de mal à une mouche ; Caumeau non plus. A propos, il faudra biffer le proverbe : sobre comme un Caumeau. Cela ne se dit plus.

Je m'imagine volontiers que l'honorable Champoudry oivre les séances par ces mots : *Nunc et bibendum !* Après quoi, les délibérations commencent, *interpocula*. D'abord calmes, elles ne tardent pas à s'échauffer, et sont bientôt portées à plusieurs degrés réaumur. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles sont toujours alambiquées. Quant aux arguments, il serait hasardeux de prétendre qu'ils tiennent sur leurs jambes ; ils sont de ceux qu'on ramasse au coin des bornes, les nuits de réveillon. La logique, de son côté, n'a rien de commun avec le vaisseau de la Ville, qui *fluctuat nec mergitur* ; elle sombre, au contraire ; et pour la retrouver, il faudrait chercher sous la table. Néanmoins, elle est très subtile, surtout à la fin, parce que l'on compte presque autant de renards que de conseillers. On vote d'une façon assez originale. Contre le gouvernement, on lève, non la main, mais le verre, et on le vide ; pour le gouvernement, on le laisse sur la table. Le gouvernement a toujours une très forte majorité contre lui !

Incontestablement, nos conseillers municipaux sont des hommes d'esprit et de capacité.

* * *

Seulement, aux élections prochaines, ne soyons pas surpris si le nombre des candidats est énorme, et s'ils se prononcent tous contre le gouvernement. Dame, la Ville est un mastroquet si commode ; on y peut boire à l'œil tout le long de l'année, et si les idées qu'on y développe sont frelatées, les consommations qu'on y sert du moins ne le sont pas. Il y a surtout un Ser-nod dont nos Fournières se lèchent les lèvres. Un arôme ! Un velouté ! Et il se fait à ravir.

Savez-vous pourquoi au Conseil municipal, on répète toujours les mêmes fariboles ?

— ???

— Parbleu ! c'est à cause des *perroquets*.

Là-dessus, je m'évertue !

GIBRAC

ENFANTS OUVRIERS

« Il faut relever le mendiant ; il faut trouver de nouvelles méthodes d'assistance. Il faut découvrir des remèdes appropriés à tous les genres de détresse. » Nous connaissons le thème, il est excellent, et il reviendra souvent sous notre plume. Il y en a un pourtant qui devrait s'imposer plus souvent encore à notre attention : c'est celui-ci : comment prévenir la mendicité ?

Eviter le mal n'est-il pas aussi utile que de le guérir ?

Une des causes les plus actives de la misère est dans les conditions déplorables de l'apprentissage. Prenez un petit garçon de la classe ouvrière. Demandez à ses parents ce qu'il va devenir. Ils n'en savent rien. Ils décideront de l'avenir de l'enfant d'après le hasard d'une rencontre, d'une relation plus ou moins accidentelle, d'une conversation. Pouvons-nous sérieusement le leur reprocher ? L'ose qui veut ; moi je n'en ai pas le courage, mais hélas ! quelles ne sont pas les conséquences d'un " faux départ " ?

Il y a d'abord le cas de l'enfant qui, contraint par une urgente nécessité, ou bien encore mal conseillé par des parents ignorants, se met en tête de gagner sans retard son pain, va s'embaucher dans une usine où l'on emploie des manœuvres. Par milliers se fabriquent aujourd'hui des objets qui n'exigent que le travail de la machine et non plus une habileté particulière de l'ouvrier. De quoi s'agit-il pour celui-ci ? Peut-être de faire fonctionner un balancier, un outil à percer, une cisaille. Peut-être même son rôle se réduira-t-il à porter des pièces d'un atelier dans un autre. Le labeur est machinal ; il n'implique aucun apprentissage ; il faut seulement " se mettre dans le mouvement " ; comme on dit encore, c'est " un courant à prendre ".

Au début, l'enfant et ses parents seront enchantés. Songez donc : un bout d'homme, qui n'est pas même un adolescent et qui gagne ses deux ou trois francs par jour ! La belle aubaine ! Oui, mais attendez un peu. Que va devenir ce jeune garçon ? Il va rester ce qu'il est, c'est-à-dire un manœuvre. Il n'aura que ses deux bras, et de ces deux bras il ne saura faire aucune besogne spéciale. Il aura beau avancer en âge, il ne sera jamais qu'un journalier, et, non seulement il n'aura jamais un gain suffisant pour élever une famille, mais plus il vieillira et plus il se verra préférer de jeunes manœuvres. Le jour où il perdra sa place, c'en sera fait de lui. Trouvera-t-il du travail, même après en avoir cherché pendant des mois ? Ne sera-t-il pas " l'ouvrier sans travail " qui tend la main ?

Il y a ensuite le cas infiniment divers des enfants qui apprennent un métier. Ceux-là pourraient être des privilégiés : Mais, hélas ! comment ont-ils choisi leur " vocation " ? — Vocation ! Le beau mot, mais comme nous l'employons à tort et à travers. On ose l'appliquer à des besognes auxquelles l'on s'attelle par hasard, sans avoir consulté ses goûts et encore moins ses aptitudes. Le sonci du père est de " caser " l'enfant.

Pourvu qu'il le case, il est content. Il profite de la première occasion et voilà son fils engagé dans une profession qui ne lui vaut rien et dont il devra sortir tôt ou tard, trop tard pour en apprendre une autre.

Ce petit bonhomme que voici a beau posséder la

meilleure volonté du monde il n'a pas la taille qu'il faut pour travailler à l'étau. Il sera bien contraint d'y renoncer ; ne valait-il pas mieux ne pas commencer ? Tel autre, sans avoir précisément la vue mauvaise, l'a délicate. Pourquoi voulez-vous qu'il soit graveur ou bijoutier ? Si vous l'y forcez, il ne le sera pas longtemps. Enfin est-il indifférent de donner une occupation trop sédentaire à un tempérament qui a besoin de mouvement ?

Le danger, on le voit, est que, même après avoir choisi un métier, l'enfant ne l'apprenne pas complètement. Cela tient parfois au mauvais choix de la profession, mais, d'autres fois aussi, à la faute de l'enfant. Celui-ci n'a pas tardé à rencontrer des difficultés, il a affaire à un patron qui, heureusement, exige de l'attention et de l'activité. Après les joies d'une occupation nouvelle, voici les réprimandes, qui sait ? les punitions. L'apprenti se décourage, il s'aperçoit, ou plutôt, il croit s'apercevoir qu'il n'est pas fait pour ce métier, qu'il en veut un autre. Neuf fois sur dix, les parents le croiront et ils chercheront à lui " faire faire autre chose ".

Et voilà la série des apprentissages qui commence ! Les expériences faites dans un métier se retrouveront dans tous, et l'enfant passera d'un atelier dans un autre sans découvrir celui qui lui plaît. L'âge du recrutement arrivera qu'il ne sera pas encore capable d'avoir un métier au bout des doigts. Quand il reviendra du régiment il ira grossir la foule des " sans-travail. "

A qui la faute ? A qui faut-il s'en prendre de ces errements qui multiplient la détresse dans les classes laborieuses ? A tout le monde. A vous et à moi qui faisons partie de la bourgeoisie, tout autant qu'aux ouvriers eux-mêmes. L'imprévoyance de ceux-ci est parfois grande, c'est vrai. Mais que faisons-nous pour la diminuer. Quand des ouvriers sont préoccupés de choisir un métier pour leur enfant, les aidons-nous dans leur recherche ? Mettons-nous à leur disposition les renseignements dont ils ont besoin ? Ne les laissons-nous pas dans leur isolement ? Ne les abandonnons-nous pas aux suggestions rarement heureuses du hasard ?

Les grandes phrases sont inutiles. La question qui se pose devant notre conscience est celle-ci : n'importe-t-il pas d'organiser au plus vite et dans de vastes proportions le patronage des apprentis ?

RAOUL ALLIER.

LE JEU DU MASSACRE

Nous le savions déjà : l'habitude des poètes, romanciers, hommes de théâtres, n'est pas précisément de

suivre, en fait d'indulgence, les conseils bibliques, ni ceux de la "Sagesse des nations."

J'ai souvent conversé avec des écrivains. Sauf deux ou trois—des gentilhommes qui ont l'aristocratie de la bonté—je crois me rappeler que chacun disait du mal de chacun, et personne du bien de personne.

Aux vendredis ou aux lundis littéraires chez un "maire"—vous savez que nous prodiguons le mot!—j'avais souvent assisté à cette petite comédie qui pourrait se jouer dans les salons pour l'édification des jeunes filles encore enthousiastes.

UN POÈTE (*entrant*).

—Bonjour, messieurs!

(*A quelqu'un qui cherche son chapeau*).

—Vous vous en allez, mon cher?

(*Le chapeau trouvé, l'homme sort*).

TOUS LES POÈTES (*au nouveau venu*)

Ah! mon cher, comme vous arrivez tard! Comme vous avez perdu! *Un tel* vient de nous dire une chose absolument superbe! Quelle langue! Quel nerf! C'est le premier ordre.

LE GRAND ROMANCIER (*D'un ton encore moelleux*).

C'est bien un peu... un peu long... Mais c'est très bien, très bien!

LE GRAND CONTEUR

Ça manque de trait... Ça s'empâte... A part ça, très remarquable!

LE TOUT PETIT CRITIQUE

Moi, je trouve que ça baisse un peu...

L'ASPIRANT SONNETTISTE

Un peu, mon cher? Vous avez des trésors d'indulgence.

(*Cinq minutes après*)

TOUS

C'est-il assez mauvais... assez mauvais!

Cette comédie se jouait, chaque mois, dans sept ou huit de ces "dîners littéraires", ainsi nommés parce qu'on y mordille, claboude, cancale, éreinte, et n'y fait jamais de littérature. Elle se jouait au *five o'clock* de quelques grandes dames. Depuis peu, voilà qu'elle s'étale au grand jour. Nos vilaines petites jalousies, nos sottises et nos bassesses ont débuté en public;—la haine entre gens de lettres, cette comédie qui tourne parfois au drame, a vu le feu de la rampe.

Cela n'a pas dû ennuyer le public! Le public aime les injures, dès qu'elles ne lui sont pas adressées. D'entendre appeler M. Daudet "le pompier de Champrosay"—par un camarade, cela va sans dire—de voir d'autres camarades s'écorcher ou se scalper vifs, se traiter de "puffistes" de "lyriques bamboulesques", de "ratés", "d'entrepreneurs de bâtisses", de "biblio-

thécaires pasteurs d'éléphants" et même de "poules de Valachie", cela doit le faire tordre.

Il se plaît à apprendre, par M. Moréas, que M. Zola est "un bon gros romancier comme Eugène Sue", et, par M. Zola, que M. Moréas est l'auteur de "trois ou quatre petites chansons écrites à la Béranger".

Quand M. Moréas, déjà nommé, se refuse à parler de M. René Ghil, sous prétexte que "ça n'est pas de la littérature", et que M. Ghil voit dans le livre de M. Moréas "des vers de mirilton écrits par un grammairien", le public se tient les côtes.

Il se les tient bien davantage quand M. Ch. Morice dit de Sully Prudhomme: "Si c'était un poète!" Et, quand d'autres se traitent mutuellement de "piliers de café" de poètes de bocal" le public exulte. C'est si divertissant, le jeu du massacre!

Divertissant pour lui. Peu honorable pour nous.

En fait d'honorabilité, ou, pour parler français, en fait d'honneur, m'est avis que la Révolution nous a pétris d'idées fausses.

Jadis, quand on voulait écrire, et qu'on sortait du tiers état, on se laissait pensionner par le roi, par un seigneur. On s'en apercevait fort peu—témoin La Fontaine—et l'on écrivait des œuvres d'art. Aujourd'hui nous trouverions ces pensions indécentes. 93 a passé par là, avec le mirage de ses grands mots. Nous avons parlé d'*indépendance*, de *fierté morale*, de la *liberté de la plume*; M. Homais, Joseph Prudhomme et Calino nous donnaient raison.

Seulement, lorsque, en littérature, le prêtre doit vivre de l'autel, l'écrivain de ses ouvrages, il n'a plus un maître, il en a deux cent mille. Il n'a plus de confrères, d'amis, et Molière ne s'en irait plus à Auteuil, y déjeuner avec Boileau. Tout écrivain est à l'autre un concurrent, un dépouilleur, un ennemi juré. Il se mêlera plus ou moins adroitement à ce que M. Paul Verlaine "appelle l'assaut des pieds-plats ayant chacun leur bannière où il a écrit: *Réclame*."

Peut-être prétendra-t-il faire partie d'une école, lutter au nom d'un dogme idéaliste ou réaliste: individu il reste, individu combattant pour lui seul et pour son égoïsme, mettant du noir sur du blanc pour gagner sa pitance, et s'empoisonnant les veines par la jalousie, la haine, les énervements hargneux, comme un cordonnier qui verrait celui d'en face raccommoquer plus de semelles que lui.

C'est la "lutte pour la vie." A voir comme c'est gai, on a beaucoup moins peur de la mort.

La mort! En souhaite-t-on, des morts! C'est la règle, d'en souhaiter; et, chaque jour, chaque après-midi, j'entends faire de ces vœux sincères. Le débutant dramaturge désire la disparition de MM. Dumas fils, Pajlleron et surtout Sardon. Le jeune romancier

serait aise de placer M. Daudet dans un bon courant d'air, où M. Zola dans un train en route vers le déraillement. J'ai entendu un poète chanter de joie parce que Banville venait de mourir,—ce qui lui faisait une place!—et j'en ai vu un autre *envoûter* mystérieusement, selon la tradition du moyen âge, Leconte de Lisle, qui en a disparu, et Sully Prud'homme, qui persiste.

La férocité est à l'ordre du jour. Je sais des éphèbes, pas même moustachus, qui tueraient père et mère,—on tout cas leurs oncles,—pour être cités par le *Figaro*. Vous me concéderez que ceux-là verraient, sans faiblesse, leur confrères mourir sur la roue.

Chaque accès de toux est signalé, on enregistre chaque migraine; la pâleur d'un rival vous met en appétit, et vous êtes le dramaturge, celui qui devrait dominer la vie en la synthétisant, ou le poète, celui qui devrait émonoyer les rôtiers, causer avec Ariel, et, des nuits entières, s'attarder devant les étoiles!

Mais non, on se mordille, on se salit; et le bourgeois ne dit plus: "C'est-il heureux, ces artistes qui vivent dans la lune!" mais; "c'est-il vilain, tous ces gens de lettres qui se mangent le nez!"

Seulement, on aura fourni de la copie à un *inter-viewer*, et je crois bien qu'au jour d'aujourd'hui, malgré toutes les tristesses intimes qui devraient nous faire mépriser ces enfantillages, malgré la mort qui prépare sa visite et touche le loquet de la porte, on aime mieux battre la grosse caisse, on insultant ses voisins, que d'avoir la sincérité modeste, d'admirer, de fondre en larmes, d'aimer avec tout son cœur, et de ne pas faire de réclame.

CHARLES FUSTER.

LE BON VIEUX TEMPS

Notre temps n'est pas parfait: et la critique en est aussi aisée que légitime. Est-ce une raison pour la pousser jusqu'à l'injustice, et surtout jusqu'au découragement? Non certes. Le moment n'est pas encore venu d'inviter nos contemporains à jeter le manche après la cognée. Et, disons-le tout de suite, ce moment ne viendra jamais, si ce n'est pour les lâches.

Au lieu de nous laisser, il faut nous ressaisir.

Or, je ne sais rien d'aussi capable de nous donner une bonne secousse, et réconfortante, qu'un simple regard de comparaison jeté sur *notre triste temps* et sur le *bon vieux temps*.

Choisissons même la question la plus actuelle: celle de la jeunesse. C'est elle qui nous a fourni les plus grands sujets de crainte: c'est elle qui va nous fournir les plus grands sujets d'espérance.

L'enfance est abandonnée, dit-on! La jeunesse est abandonnée! Oui. Mais alors que devaient penser les

gens du 16e siècle?—A cette époque, la plupart des éducations commençaient par la mendicité.

Tout le monde sait que Luther allait de porte en porte mendiant son pain: *panem propter Deum!* Un morceau de pain pour l'amour de Dieu!—Or ce n'était pas une exception, c'était la règle. Et la mendicité a toujours été la mendicité: une des grandes causes de la démoralisation, sous toutes ses formes, avec toutes ses conséquences.

Nous avons le récit d'un des grands pédagogues du seizième siècle, du réformateur des écoles de Bâle, du célèbre Platter. Encore enfant, il part pour les écoles avec son cousin. Lui est jeune, c'est un *béjaune*; son cousin est plus âgé, c'est un *bachaut*, et le béjaune est chargé de nourrir le bachaut, en mendiant. En échange, le bachaut moleste, torture et rosse son béjaune.

Malheur au pauvre enfant, s'il s'avise de toucher aux provisions qu'il a recueillies de la charité des paysans ou des bourgeois! A peine rentré au logis, on le force à se rincer la bouche, et à cracher dans un plat plein d'eau; si quelque miette de pain imperceptible apparaît et surnage, le malheureux béjaune est jeté sur le lit, avec un coussin sur la tête, et les bachauts frappent jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

Quand on ne reçoit pas, on vole.—Quand on est poursuivi pour ces méfaits, on se défend, avec pierres et bâtons.—Et l'on roule d'écoles en écoles, logeant dans les écuries, ou à la belle étoile, faisant alterner les ripailles aux frais du philistin avec les dîners d'oignon nature et les soupers de glands rôtis. Quelquefois, raconte Platter, la faim me tourmentait tellement que je poursuivais les chiens, et arrachais les os de leur gueule, pour achever de les ronger moi-même.

Au bout de cinq ans de cette vie studieuse, dont celle des pires bohémiens peut seule nous donner une idée, notre héros rentrait chez lui: il ne savait pas encore lire. En revanche, il ne devait pas ignorer grand chose des vilenies et des infamies que peut commettre une bande de jeunes vauriens.

Dira-t-on: c'était en Allemagne?—Soit. Restons en France, à Paris. Voici l'Université dans tout son éclat, l'Université du moyen-âge, la mère de toutes les sciences, la maîtresse de toutes les intelligences, la gloire non-seulement de notre patrie, mais de toute l'Europe.

La Faculté des lettres, (des arts, comme on disait) est de beaucoup la plus nombreuse. Ses écoles sont un taudis, sale et infect, où les élèves s'accroupissent sur la paille, dans la petite rue, qui a reçu de cette paille son nom, la rue du Fourre.

L'élève est logé chez le bourgeois qui l'exploite de toutes les façons. Pour un prix exorbitant il n'a qu'une pièce souvent sans air et sans lumière. Les petites rues où la population scolaire est ainsi obligée de s'entasser, sont des plus mal famées. Nos boulevards

vards extérieurs, avec leur population immonde, peurent à peine nous donner une idée de ce qu'étaient les ruelles du quartier latin. Quelquefois la maison de débauche était mitoyenne de la maison d'école. Quelquefois, l'instruction était au premier et la débauche au rez-de-chaussée !

On finit par essayer de corriger ces scandales en rassemblant les élèves dans les collèges, où les professeurs venaient donner les leçons.

Mais ces collèges ! Quelles prisons ! Le grand moyen d'éducation était partout le fouet. On fouettait jusqu'au sang. Le portier était le grand fouetteur ; mais tel principal ne dédaignait pas de prendre les verges à la main. On rapporte que les élèves ne pouvaient voir le célèbre Ramus sans trembler, c'était le régime de la terreur.

À l'abondance des coups faisait seule compensation la rareté des aliments. Les uns par ascétisme, les autres par avarice, rognèrent la nourriture, déclarant que seuls des estomacs vides pouvaient maintenir des cerveaux libres. Il fallait se contenter d'une trentième partie de livre de beurre, d'un demi-hareng : pas de vin, pas de viande. En une année, le plus célèbre de ces collèges rendit la moitié de sa clientèle folle ou étique.

Le tout dans une saleté dont il est difficile de faire la moindre description. Disons seulement, qu'en général, à table, les écoliers n'avaient pas le droit de porter la main à leur tête. C'était trop dangereux.

Aussi, gare à l'étudiant qui s'échappait de ses études. C'était alors l'être " malfaisant, pipeur, ribleur, batteur de pavés ", dont la plume seule de Rabelais peut dépendre les tours pendables, c'est-à-dire méritant la pendaison. Et c'étaient des mauvais coups, des vols... Oh ! le bon vieux temps !

Pittoresque ? Oui, vi. à quatre ou cinq siècles de distance. Ces rues étroites, aux maisons à pignon, avec leurs bois rouge-noirs, sculptés, se moquant de la ligne droite, ayant une sorte de bonhomie vivante, dans leurs étages qui se distendaient et s'avançaient de toutes les façons, offraient un beau spectacle, quand la procession de la faculté y passait, déployant ses velours, ses soies, ses couleurs rouges, bleues, blanches, jaunes, remplissant tout de soleannité baroque et de gaieté. Quelle fête pour les yeux !

Quelle fête ! — mais surtout quel bonheur de n'avoir pas vécu au milieu de toutes ces désolations, au milieu de toutes ces infections, aussi anti-hygiéniques pour l'âme que pour le corps, de n'avoir pas eu besoin de mendier, de voler, de ne pas avoir eu besoin de croupir sur la paille pleine de vermine, dans les collèges infects, où l'estomac et le dos étaient en continue détresse... car, en définitive, qui sait si nous aurions été de la petite élite qui se sauvait ou de la grande foule qui se perdait ?

Le bon vieux temps ! Il était bon, très bon pour les amateurs d'aquarelle, un des genres de peinture des plus séduisants. Mais si nous ne réduisons pas la question humaine à une question de peinture, oh ! rendons grâce à Dieu, de ce qu'il nous a fait naître à notre époque. Certes elle est mauvaise et notre urgent devoir est de travailler à son salut. Mais c'est encore celle où il est le meilleur de vivre.

E. DOUMERGUF.

FEUILLETON.

AUX PETITES SŒURS

(Suite et fin)

V

Cependant Le Bolloche, arrivé à l'endroit du pré qu'il avait désigné à sa fille, s'arrêta devant l'ombrelle qui n'abritait plus, posée sur son manche et deux de ses baleines, qu'une touffe de marguerites et de boutons d'or. Il en conclut naturellement que Désirée n'était pas loin, chercha dans le pré, n'y trouva rien, regarda par-dessus la haie, et l'aperçut au bras du meunier. Il ne s'en émut pas plus que de raison, sachant que sa fille était sage, et trouvant à l'autre l'air honnête. Son premier mouvement fut de les héler. Mais il y avait trop de monde autour de lui. Il préféra les aller trouver. Si bien que, cinq minutes après, le père Le Bolloche, Désirée et le meunier causaient tous trois.

Dix minutes plus tard, il en était de même. Une heure s'écoula sans que le sujet, paraît-il, fût épuisé. L'ombre du moulin s'allongeait sur le tertre. Les sept faucheurs restants se reposaient de plus en plus. Le chef d'escouade ne rentrait pas. Il fallut qu'une sœur le rappelât en disant :

— Eh bien ! eh bien ! père Le Bolloche, ce n'est pas jour de sortie, aujourd'hui !

Alors, le groupe se sépara : le vieux revint vers l'hospice, Désirée reprit le chemin de la ville, et le meunier monta son échelle.

Quant la nuit fut arrivée, et que les petits vieux furent couchés, Le Bolloche, qu'un rayon de lune empêchait de dormir, éveilla son voisin de lit pour lui dire :

— Père Lizourette, je marie ma fille !

— Désirée ? avec un zouave ?

— Non.

— Avec un cavalier, alors ?

— Non.

— Ce n'est qu'un lignard ? reprit le voisin avec un air de commisération. Tu la maries dans la ligne ?

— Pas même. Il n'a fait que deux mois comme fils de veuve. Je sais bien que ce n'est guère. Mais, que veux-tu, il joue du fifre dans une musique, où il y a beaucoup d'anciens soldats.

— Ah ! il joue du fifre !

— Oui.

— Joli instrument !

— Un peu petit, répondit Le Bolloche. Seulement les enfants se convenaient. J'ai vu ça, et alors. . .

— T'as bien fait, dit Lizourette sentencieusement, faut pas être dur avec la jeunesse.

Et les deux vieux braves, satisfaits, ayant épuisé toutes leurs idées, s'endormirent. Le rayon de lune qui donnait sur Le Bolloche se promena sur Lizourette, puis sur les lits voisins dont l'alignement avait l'air d'une rangée de pierres blanches. Quand la sœur Dorothée, en tournée d'inspection, passa près de Le Bolloché :

— Ce bon petit vieux, pensa-t-elle, a-t-il l'air content ! Ça fait plaisir !

À la même heure, le jeune meunier, accoudé à sa fenêtre ronde, songeait, la tête baignée dans l'air vif

qui soufflait de la rivière, et si joyeux d'être au monde que lui, tranquille et taciturne de nature et pas poète du tout, il avait envie de chanter. Il regardait au loin, par-dessus la ville, un point de l'horizon où les petites lumières des becs de gaz, plus espacées qu'ailleurs, indiquaient le commencement de la campagne. Là, son cœur lui montrait, radiense, étendant la paille au soleil, la fille qu'il avait choisie, celle qui tantôt serait sa femme.

Et cependant il faisait tout nuit, et dans l'enclos, Désirée n'éparait point la paille de seigle. Elle était debout, près du lit de la grand'mère, qui avait bien voulu se coucher comme à l'ordinaire, mais qui ne voulait pas dormir.

— Raconte-moi encore quelque chose de lui, disait l'avengle. Est ce qu'il est blond de cheveux ?

— Plutôt brun, répondait en riant Désirée.

— Un visage réjoui ?

— Assez.

— J'aime ça, reprenait la vieille. Mon défunt était de même. Cause-t-il beaucoup ?

— C'est selon. Avec moi, il ne s'arrêtait guère.

— Voyez-vous, cette petite, comme c'est fier d'être jeune ! Et tu dis qu'il a du bien ?

— Oh ! beaucoup, grand'mère, bien plus que nous.

— Mais sais-tu que je n'en reviens pas, ma fille ! Comment as-tu fait pour lui plaire ?

Désirée riait de tout son cœur, d'un rire qui signifiait : " Dame, grand'mère, si vous pouviez me voir ! " Et, de fait, elle était belle ainsi, toute rayonnante de joie profonde et calme, l'humble pailleuse de chaises. Et quand la grand'mère eut cessé de bavarder, quand elle-même, aux premières heures du matin, parvint à s'endormir, elle rêva des rêves charmants : que le moulin avait des ailes noires, qu'il y avait au bout quatre bouquets d'orange, qu'elle se tenait, en beaux habits, sur le seuil de la porte, et qu'en sortant de l'école les enfants passaient devant elle, et la saluaient disant :

— Bonjour, madame !

VII

La grand'mère avait raison de se réjouir, car il avait été convenu, de convention expresse, sur la demande de Désirée que le jeune ménage habiterait la maison du pré. Sa vieillesse allait se trouver bien abritée entre ces deux mariés qui la soigneraient. Elle aurait assurément sa part de leur bonheur, comme dans un verger un vieil arbre étêté, sar qui d'autres pleins de sève laissent tomber leurs fleurs, si bien qu'on s' imagine encore qu'il a fleuri. Ce manier du moulin blanc était un honnête garçon, accommodant et très amoureux, puisqu'il consentait à faire ainsi, chaque matin et chaque soir, le route qui séparait son moulin du faubourg.

De ce côté-là, tout était rose ; il n'y avait pas de gens si contents d'être jeunes que Désirée et son fiancé, ni de vieille femme moins triste d'être vieille que la grand'mère Le Bolloche. Mais, aux Petites Sœurs, un nuage assombrissait l'humeur de l'ancien sergent. Après quelques jours de parfaite satisfaction, il était tout à coup tombé dans une mélancolie noire. Qu'avait-il ? Du chagrin de quitter sa fille ? Eh non ! le

sacrifice était consommé. Même il s'habituaient de plus en plus à l'hospice, aux camarades, au café abondant des sœurs, à leurs soins, au *far niente* ensoleillé du champ de seigle. Son futur gendre l'avait-il offensé ? En aucune façon. Le Bolloche souffrait de ce qui, dans sa vie avait tenu et tenait encore une si grande place : du besoin du panache. C'était un glorieux. Dans sa pensée étroite d'ancien sergent galonné, chevronné, il roulait maintenant, à toute heure du jour, la même plainte qu'il ne contait à personne :

— Quelle mine aurai-je, à la noce de Désirée, nippé comme je suis, avec une veste loqueteuse, mon pantalon trop court, mes sabots, ma chéchia de zouave usée par plaques et sans fond ? Est-là une tenue ? Je ferai rire de moi les parents et les amis qu'on invitera en nombre, — car ce sera une belle fête ; — ceux qui m'ont vu il y a vingt ans auront honte de me connaître, et Désirée elle-même, toute bonne fille qu'elle soit, ne sera pas flattée, elle, dans sa robe neuve de mariée, d'avoir à côté d'elle un tel bonhomme de père. Il vaut mieux n'y pas aller. Non, je n'irai pas !

Et il avait déjà commencé à préparer ses compagnons d'armes et de dernier asile à cette résolution désespérée.

— Je n'irai probablement pas, leur disait-il. J'ai un diable de rhumatisme à l'épaule !

Mais ils n'en croyaient rien. Un rhumatisme, lui ! Allons donc ! Quand il se promenait seul, ils le voyaient de loin, faire le moulinet avec sa canne et couper d'un coup sec les têtes des laitérons poussées au bord du champ. La vigueur seule du moulinet avait suffi à prouver que Le Bolloche mentait ; elle indiquait aussi un état violent de l'âme, que les sœurs, naturellement, n'étaient pas sans remarquer.

— Je ne sais pas ce qu'a notre petit père Le Bolloche, disait sœur Dorothée : il mange bien, il boit bien, il dort bien, il a eu, avant-hier encore, sa provision de tabac. Et il n'a pas l'air heureux !

En effet, d'ordinaire, les petits bonshommes qui ont tous ces biens là, ne se trouvent pas à plaindre. Comme elle était femme et très fine, — ce qu'aucun veu n'empêche, — elle voulait savoir. Un matin qu'elle habitait un de ses compagnons d'armes, — car Le Bolloche s'habillait tout seul, — elle pressa celui-ci de questions adroitement posées. Elle ne lui demanda pas :

— Qu'avez-vous ?

Non, mais soupçonnant bien que la peine avait pour cause le mariage de Désirée, elle dit :

— J'espère que vous serez content, mon petit père, de voir votre fille en mariée.

— Sans doute, grogna Le Bolloche.

— Et la noce, où se fera-t-elle ? Dans le pré, je parie ?

— Oni.

— On dansera ?

— Oni.

— Et vous ouvrirez la danse, n'est-ce pas ?

Le Bolloche ne se contenta pas.

— E... comme ça, oui, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Un ancien sous-officier de zouaves ! Plus souvent que j'y danserai... Je n'irai même pas !

— Oh ! mon petit père, dit la sœur en riant, que vous êtes coquet !

Elle qui ne l'avait jamais été !

Le Bolloche prit mal la plaisanterie. Le pli de sa bouche, aux deux coins, se creusa.

— Je ne suis plus qu'un mendiant ici, dit-il ; mon temps est fini, fini ; je ne veux plus paraître en société, et voilà !

Il s'en alla à grands pas, en maugréant.

Sœur Dorothee le suivit des yeux. Un sourire allongea ses lèvres, un sourire où il y avait de la pitié et du plaisir d'avoir été adroite, et aussi le rayonnement d'une jolie idée, qu'elle venait d'avoir. Elle se hâta d'habiller le père Lizourette, lui fit un nœud de cravate, qu'elle s'amusa à disposer en ailes de papillon, et dit en lui donnant sa canne :

— Vous êtes beau comme un astre, allez vous promener !

Puis elle quitta la salle et se dirigea vers la chambre de la supérieure. Le long des grands corridors silencieux, elle glissait légère, et comme portée sur les ailes de la pensée qui lui était venue.

Il se passa trois semaines, pendant lesquelles Le Bolloche fut de plus en plus triste.

Enfin, le jour fixé pour les noces de Désirée arriva.

Ce matin-là, Le Bolloche qui avait à peine dormi, se leva un peu avant les autres, et descendit, sous prétexte d'aller bêcher son jardinot. Mais, à peine dehors, il s'arrêta, il chercha au loin la contrée où son pauvre esprit avait erré toute la nuit. De la colline de l'hospice, et ancien comme il était, il ne pouvait apercevoir la maison. Mais dans la brume bleue du matin il distingua la tache blanche que faisait le faubourg, et les verdure pâles qui étaient les vergers. Un souffle par arrivait de là. Le pauvre vieux se sentit les yeux pleins de larmes. Et il crut entendre, apportée par le vent, une voix qui disait :

— Allons, père, levez-vous, venez, voici les noces ! Grand'mère a une robe neuve, que mon fiancé lui a donnée. Moi, je suis belle comme le jour. J'ai une couronne en fleurs de cire, un châle à dessins et une broche pour l'attacher, j'ai le cœur en joie surtout, car dans trois heures nous partirons pour nous aller marier. Venez, je veux vous embrasser bien fort pour m'avoir donné la vie, qui est si bonne à présent, la vie qui s'ouvre comme une fête. Venez me voir heureuse !

Le Bolloche, troublé, l'esprit à moitié égaré, hésita un moment ; puis il reprit ses sens, branla la tête, regarda une dernière fois le faubourg, et répéta ce qu'il n'avait cessé de dire :

— Non, je n'irai pas !

Il se mit à descendre vers le fond de l'enclos où était le jardin. Mais il n'avait pas fait trente pas, que quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna.

C'était sa femme.

— Mon homme, dit-elle, viens-t'en avec moi.

— Où donc ?

— Viens t'en au parloir, avant d'aller chez nous.

— Il n'y a plus de chez nous.

— Viens-t'en tout de même, tu verras.

D'ordinaire, il ne céduait pas facilement aux demandes de sa femme, mais il était si abattu et elle avait l'air de si belle humeur que, moitié par indifférence et passivité, moitié pour l'attrait d'une surprise entrevue, il la suivit.

Arrivé à la porte du parloir, près de la porterie, la

mère Le Bolloche s'effaça le long du mur, et laissa passer son mari.

— Entre, Le Bolloche, dit-elle, et habillons-nous pour les noces.

Le bonhomme ontra, et demeura stupéfait.

Il venait de découvrir, bien plié sur le dossier d'une chaise, un vêtement complet, plus beau que tous ceux qu'il avait portés, depuis qu'il était dans le civil : un pantalon gris encore propre, un gilet, une redingote noire, une cravate claire à pois bleus et un chapeau de soie qui avait subi plus d'un coup de fer, mais droit encore sur sa base, suffisamment noir et d'une forme évasée par le haut, en tout semblable à celle de l'ancien shako, ce qui ne pouvait manquer de plaire à un vieux militaire comme Le Bolloche. Celui-ci, sans plus hésiter, commença à s'habiller. Tout allait bien. On aurait juré qu'un tailleur lui avait pris mesure. Quand il mit la main dans la poche de son pantalon, il retira une pièce de monnaie. Quand il croisa sur sa poitrine les larges ailes de la redingote, sa médaille militaire y brillait au bout d'un ruban neuf.

Pendant ce temps, la petite vieille passait une robe de cotonnade à grands plis, épinglait sur sa taille un mouchoir jaune à raies brunes, éclatant et nuancé comme un œillet d'Inde, attachait les brides d'un bonnet ruché orné de deux coques bleues. Décidément sœur Dorothee n'avait rien oublié. Pour elle, tant de belles choses représentaient bien des heures de travail, plusieurs veillées tardives, — puisque les sœurs n'ont pas de loisir le jour, pour ces gâteries exceptionnelles.

Le Bolloche se sentit le cœur tout gros en y songeant. Il se rappela les paroles dures qu'il avait eues bien des fois. Une larme lui vint aux yeux, et il eut toutes les peines du monde à la retenir, car un ancien sergent ne pleure pas.

Mais quand ils sortirent du parloir, et qu'il vit dans la cour sa charrette nouvellement peinte, l'âne attelé, brossé, endimanché lui aussi, avec des pompons rouges aux œillères, le pauvre bonhomme n'y put tenir : la grosse larme roula sur sa joue. Il alla droit vers la sœur Dorothee, qui se tenait à la tête de l'équipage, et lui prit la main.

— Ma sœur ! dit-il d'une voix étouffée.

— Quoi donc, mon bon petit vieux ?

— Ma sœur, ça, c'est de la religion, et de la bonne ! Je m'y connais, vous pouvez me croire, car j'ai beaucoup voyagé ! Eh bien vrai ! . . .

Il ne put achever. Mais la sœur comprit bien. Il monta, fit assoier sa femme près lui, et piqua l'âne.

Au bout de dix pas, avant de sortir de l'hospice il arrêta la bête, se retourna, et dit encore, la mine épanouie cette fois !

— Sœur Dorothee, puisque ça avait l'air de vous faire plaisir, je danserai aux noces de Désirée.

— Soyez sage ! répondit la sœur.

Et pendant qu'ils s'éloignaient au trot menu de l'âne, entre les deux murs de la rue voisine, la sœur avait envie de pleurer, elle aussi, sentant bien qu'elle avait gagné le cœur du vieux zouave, du plus rude des " petits bonshommes ".

Janvier 1891

RENÉ BAZIN

FIN

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.
On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur Gérant:—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desautniers, et publié par Aristide Piliatrenault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs. W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Telephone 2243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Édifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATAS,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIEANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet.
Le seul au monde publiant 100 Gravures par no.

50 OUVRAGES
PAGEMENT
divisés comme suit:

- 17 de broderie.
- 2 de dentelle.
- 4 de tapisserie.
- 2 objets d'art.
- 22 motifs d'ornement.

50 MODÈLES
DE TOILETTES
divisés comme suit:

- 10 costumes dames.
- 5 vêtements d'enfants.
- 8 modèles chapeaux.
- 4 toilettes soirées.
- 29 corsets, jupes initiales, fleurs, et parons.

LA SAISON public, en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte.
Spécimen gratis.— Abonnements:

- 6 mois 50c
- 3 " " 90c

Agents à Montréal:
L.S. JOS. PATERE & FRÈRES,
1694 et 1696 RUE NOTRE-DAME,
BOITE 274.

